

Where the Wild Things Are — Fantastic Mr. Fox

La vie sauvage

Max et les Maximonstres — États-Unis 2009, 101 minutes

Fantastique Maître Renard — États-Unis / Grande-Bretagne
2009, 87 minutes

Claire Valade

Numéro 264, janvier–février 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63402ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2010). Compte rendu de [Where the Wild Things Are — Fantastic Mr. Fox : la vie sauvage / *Max et les Maximonstres* — États-Unis 2009, 101 minutes / *Fantastique Maître Renard* — États-Unis / Grande-Bretagne 2009, 87 minutes]. *Séquences*, (264), 44–47.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Where the Wild Things Are | Fantastic Mr. Fox

La vie sauvage

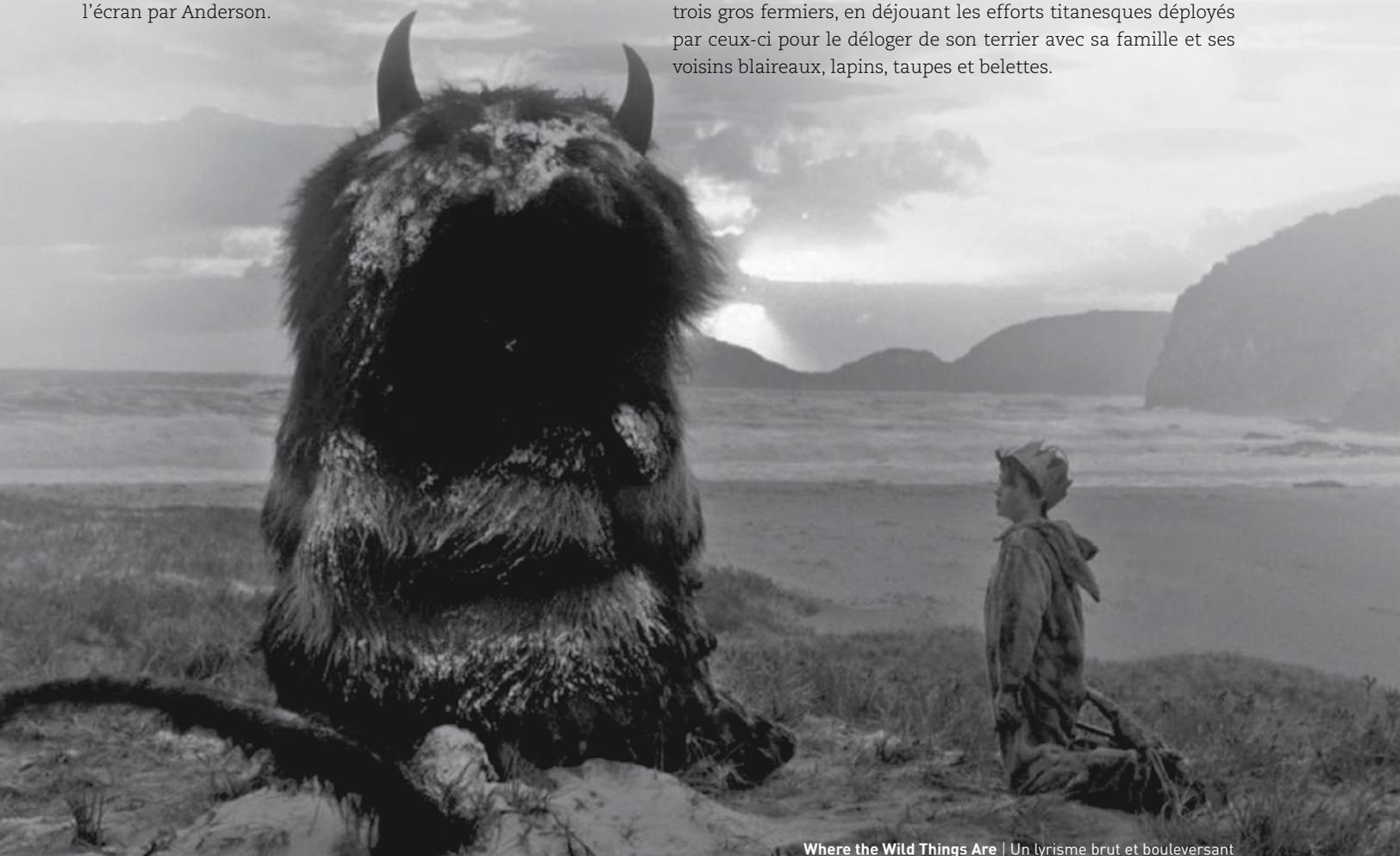
Qu'arrive-t-il lorsque deux cinéastes américains aussi singuliers que talentueux, qui partagent un amour pour les personnages insolites et les histoires atypiques destinées à des publics adultes, décident de détourner leur regard du type de film qui a fait leur renommée pour porter celui-ci sur de bien-aimés classiques de la littérature enfantine anglo-saxonne ? Lorsque les cinéastes en question s'appellent Spike Jonze et Wes Anderson, on peut s'attendre à tout et il est indéniable que leurs derniers-nés soulèvent les passions. C'est que, avec eux, le résultat promet toujours d'être à tout le moins une expérience unique et de provoquer les débats les plus enflammés. Et c'est tant mieux !

CLAIRE VALADE

Les enfants prodiges

Tous deux issus de la même prodigieuse décennie du cinéma indépendant américain qui nous a également donné Todd Haynes, Quentin Tarantino et Paul Thomas Anderson, celle des années 1990, Spike Jonze et Wes Anderson ne pourraient être plus différents dans leur approche du cinéma. Pourtant, malgré leurs histoires bien différentes et leur facture des plus cinématographiquement personnelles, une curieuse parenté unit leurs plus récents longs métrages, **Where the Wild Things Are**, tiré du livre pour enfants de l'Américain Maurice Sendak et réalisé par Jonze, et **Fantastic Mr. Fox**, librement adapté du roman jeunesse du Gallois Roald Dahl et porté à l'écran par Anderson.

Publié en 1963 et littéralement révérend par des millions d'enfants depuis cette toute première édition, *Where the Wild Things Are* comprend à peine plus de 300 mots. Le livre, destiné de toute évidence à un public de très jeunes lecteurs, raconte l'histoire de Max, enfant turbulent, qui s'échappe, après avoir été disputé par sa mère, dans un monde de son invention, peuplé de créatures fabuleuses dont il devient le roi. Publié en 1970, *Fantastic Mr. Fox* est un roman en bonne et due forme, roman dont l'humour un peu tordu, typiquement *dahlien*, plaît aux petits comme aux plus grands. Le livre raconte les exploits d'un rusé renard, Mr. Fox, qui vole poules, canards et cidre des réserves de trois gros fermiers, en déjouant les efforts titanesques déployés par ceux-ci pour le déloger de son terrier avec sa famille et ses voisins blaireaux, lapins, taupes et belettes.



Where the Wild Things Are | Un lyrisme brut et bouleversant



Fantastic Mr. Fox | Un style ultra-contrôlé et bien ordonné

Avec son grand complice Charlie Kaufman, Jonze nous avait habitués jusqu'ici à des comédies noires plutôt disjonctées et quelque peu échevelées avec **Being John Malkovich** (1999) et **Adaptation** (2002), plongeant dans des mondes étranges où la réalité glisse invariablement vers l'irréel. Quant à Anderson, qu'il tâte du scénario avec son ami et acteur fétiche Owen Wilson ou avec le cinéaste Noah Baumbach, il a imposé dès son second long métrage, **Rushmore** (1998), son style hyper construit et foisonnant de détails incongrus, de même que ses thèmes de prédilection (rapports familiaux dysfonctionnels, mélancolie, marginalité, nostalgie) — vision qu'il a d'ailleurs merveilleusement figolée et approfondie dans ses films subséquents, tout particulièrement **The Royal Tenenbaums** (2001) et **The Darjeeling Limited** (2007). Aussi, si **Where the Wild Things Are** et **Fantastic Mr. Fox** peuvent sembler de prime abord détonner au sein de leur filmographie, on réalise bien vite qu'ils correspondent en fait absolument au ton, au style et à la personnalité des œuvres qui les ont précédés. Et ces nouveaux films apparaissent à leur tour comme de vrais petits prodiges d'invention, d'originalité et d'audace.

L'enfant roi

Grand admirateur du livre de Maurice Sendak, Spike Jonze a mis sept ans à en tirer sa version. Il en résulte un film aussi bouleversant qu'exaltant. Il est rare d'avoir le privilège d'une expérience d'une pureté artistique aussi libre au cinéma. À

l'image de son réalisateur, donc, tout comme à celle de son héros, remuant comme seul un garçon de neuf ans peut l'être, **Where the Wild Things Are** est aussi surtout un film d'émotion à l'état brut, aussi paradoxalement subtile et explosive que la sensibilité à fleur de peau de Max. Jonze et son directeur photo ne nous offrent pas une balade de carte postale bien propre, et encore moins un périple au pays d'Oz en Technicolor, même si, comme Dorothy, Max commence lui aussi son voyage dans la grisaille, celle de l'hiver américain avec sa lumière fade et ses couleurs froides. S'il s'amuse, seul dans la neige, à construire un fort, il s'ennuie rapidement et les murs de la maison familiale sont visiblement trop étroits pour contenir son énergie débordante. Toutes ces scènes sont filmées de près, en plans rapprochés ou en gros plans, caméra à l'épaule. Il fait sombre rapidement et il n'est pas difficile d'éprouver la claustrophobie de Max. Bien qu'égoïste et irrationnelle, sa fuite semble alors un exutoire inévitable.

L'arrivée de Max dans l'île des monstres et sa découverte de ceux-ci sont tout aussi brutales et déstabilisantes. Les événements qui s'ensuivent s'emboîtent sur le même ton, mais désormais le cadre s'élargit magistralement, captant dans un désordre délirant la nature magique de l'île et des étranges créatures qui y habitent, réservant maintenant les gros plans à l'intimité de Max avec ses nouveaux amis. Un lyrisme brut et bouleversant s'empare alors du film. Allant chercher délicatement les moindres détails du regard curieux de Max

et des visages si étonnamment expressifs des monstres, toutes dents dehors, la caméra virevolte l'instant d'après avec ceux-ci, courant avec eux à travers la forêt, allant au-devant d'eux dans le désert, traversant la carrière où la bande s'évertue à construire le fort le plus époustouflant du monde, gigantesque structure sphérique en bois « où tout sera possible », promet Max. Sacré roi par ses nouveaux amis, Max rit avec eux, se bat avec eux, dort avec eux empilés, passant d'une émotion à l'autre abruptement, le plus naturellement du monde.

... c'est ici que Fantastic Mr. Fox rejoint vraiment Where the Wild Things Are, dans cette puissante aspiration à vouloir réconcilier raison et émotion, sans devoir renier sa nature profonde.

Mais s'il comprend vite que les monstres sont des créatures véritablement dangereuses, instables, brutales et sauvages, ne serait-ce qu'à voir leur force inimaginable déployée sur les arbres arrachés de la forêt, Max ne calcule pas l'ampleur de ses responsabilités en tant que roi. Les humeurs sont volatiles et on passe bien vite du rire aux larmes, à l'angoisse... Comblant ainsi les trous de l'histoire originale, qui s'appuyait beaucoup sur l'imagination du lecteur, Jonze laisse respirer son récit de cette *vie dans l'île*, établissant d'emblée un rythme étonnamment mélancolique pour ce type de film et permettant au moins à Max et aux monstres d'absorber le déferlement d'émotions qui les déstabilisent, à défaut de comprendre celles-ci tout à fait. Face à son incapacité à maintenir les monstres heureux et à assurer ainsi son propre bonheur — et sa sécurité! — de façon permanente, Max préférera éventuellement retourner à la maison. Jonze ne propose alors aucune résolution bien bouclée, aucune justification, préférant rester dans le non-dit plutôt que de succomber à un désir de surscénarisation et d'explication à outrance. Fort sage décision.

L'enfant terrible

Tant *Where the Wild Things Are* explose en un tumulte émotif et un foisonnement visuel pleinement assumés au sein d'une structure narrative libre tout à fait maîtrisée, tant *Fantastic Mr. Fox*, au contraire, se déploie de façon aussi méthodique que chronologique, fidèle en tous points au style ultra-contrôlé et bien ordonné de son réalisateur, Wes Anderson. Celui-ci parvient à réaliser l'impossible, recréant le ton doux-amer de ses comédies dramatiques excentriques ainsi que la structure habituelle très livresque de ses œuvres avec de fabuleuses marionnettes et dans des décors miniatures de carton-pâte débordants d'imagination. Reconnaisant d'emblée l'inimitable empreinte *andersonnienne*, le spectateur en est séduit instantanément.



Where the Wild Things Are | Un film d'émotion à l'état brut

Travaillant lui aussi à partir d'un livre qui l'avait marqué, Anderson se permet de déroger à l'histoire originale comme l'a fait Jonze avec son propre film. Ainsi, il étoffe son histoire en ajoutant des scènes avant que Mr. Fox n'attaque les trois fermiers une première fois et après que ceux-ci aient rasé la colline où il s'était établi avec sa famille. Ces nouvelles scènes permettent d'offrir un contexte bien spécifique au récit, celui de la famille dysfonctionnelle typique des films d'Anderson: la mère solide, aimante, rationnelle et responsable (MRS. Fox), le fils éternellement insatisfait et jaloux des nombreux talents spectaculaires du cousin pourtant réservé (Ash, Kristofferson), sans oublier le patriarche flamboyant et sûr de lui, véritable enfant terrible tour à tour aussi irrésistible qu'exaspérant (Mr. Fox).

Drôles, touchants, plus articulés que les humains qui les harcèlent, mais aussi plus vrais que bien des personnages cinématographiques (animés ou non animés), Anderson nous offre ici des êtres complets, avec de vraies personnalités complexes et du caractère à revendre. Il les présente et les filme en une suite de ces tableaux rigolos auxquels il nous a habitués, reproduisant à l'animation tant la police de caractère jaune et carrée annonçant les chapitres que la photographie éclatante méticuleusement soignée de ses œuvres précédentes, éclairant ses décors et ses marionnettes comme il le ferait dans des lieux naturels. La palette de couleurs est aussi vibrante et harmonieuse que toujours, travaillant cette fois-ci les jaunes, les orangés, les bruns et les verts. Le souci du détail est toujours aussi minutieux et systématique, allant même jusqu'à la décoration des murs de la maison-arbre des Fox qui rappelle celle des Tenenbaum. La mise en scène et le découpage sont aussi précis que s'il dirigeait des acteurs en chair et en os, Anderson allant chercher plans d'ensemble, gros plans et insertions, mais travaillant aussi les voix en lieux réels avec ses comédiens pour obtenir un naturel plus convaincant. Il se permet aussi, grâce à la magie infinie de l'animation, des plans qu'il lui serait pratiquement impossible de reproduire dans la réalité, comme des coupes de décors souterrains permettant de voir les galeries creusées par les



Fantastic Mr. Fox | Un certain accent sur le caractère rebelle et ingénieux de Mr. Fox

personnages fuyant les bulldozers (l'image la plus proche de celle-ci est la coupe du Belafonte, le bateau de Steve Zissou).

Grand romantique là où Spike Jonze est plutôt lyrique, Anderson éprouve envers son chic héros, Mr. Fox, une tendresse toute *truffaldienne* — tellement *truffaldienne*, d'ailleurs, qu'il ne résiste plus cette fois-ci aux charmes éminemment nostalgiques des films de son idole et utilise carrément le thème si émouvant de *La Nuit américaine* dans les scènes mettant l'accent sur le caractère rebelle et ingénieux de Mr. Fox. C'est que Mr. Fox est fort récalcitrant face à la routine familiale. Ce n'est pas nouveau : les personnages des films d'Anderson sont toujours des marginaux, qu'il nous présente avec une affection évidente, dans toute la splendeur de leurs défauts et qualités. Mr. Fox et ses amis en sont à nouveau des exemples probants et on prend un immense plaisir à les voir contrarier les trois affreux fermiers.

... ils ont adapté *Where the Wild Things Are* et *Fantastic Mr. Fox* dans le même esprit rebelle, sauvage, qui les anime depuis toujours, comme seuls de véritables auteurs savent le faire

La vie sauvage

En fin de compte, il est intéressant par-dessus tout de voir comment évolue la vie de famille de Mr. Fox, heureux dans la vie rangée à laquelle sa femme aspire, mais reconnaissant pourtant qu'il lui est impossible de nier sa nature profonde. Et c'est ici que *Fantastic Mr. Fox* rejoint vraiment *Where the Wild Things Are*, dans cette puissante aspiration à vouloir réconcilier raison et émotion, sans devoir renier sa nature profonde. Plus abstraite et inconsciente pour Max, plus concrète et consciente pour Mr. Fox, c'est pourtant la même démarche. Si Max rêve de *wild things* à un point tel qu'elles se manifestent pour lui, Mr. Fox, lui, répète

comme un leitmotiv tout au long du récit «*after all, we are wild animals*». Le mot «*wild*» en anglais se traduit en français à la fois par le mot «sauvage» et le mot «rebelle». Et c'est exactement ce que sont les héros de Jonze et Anderson : des rebelles, indomptables et indomptés, qui apprennent petit à petit à vivre en société et à laisser la vie sauvage derrière eux. Lorsqu'il réalise qu'il est plus difficile et plus désagréable qu'il ne le pensait d'avoir des responsabilités et d'essayer de rendre tout le monde heureux, Max retourne chez lui où l'attend sa mère, épuisée d'inquiétude, mais rassurée, et le repas encore chaud qu'elle lui a préparé. Le sourire tendre et amusé qu'il jette sur celle-ci, endormie sur la table, laisse croire qu'il n'a pas renoncé pour autant aux espiègleries. Quant à Mr. Fox, il lève un poing solidaire libérateur au loup solitaire sur la colline, mais sans le rejoindre : alors que le loup disparaît seul dans la forêt, Mr. Fox reste avec son fils et son ami, puis regagne sa civilisation en motocyclette, ce qui ne l'empêchera pas continuer à faire de joyeux pieds de nez aux humains en dévalisant leurs épiceries.

À l'instar de leurs personnages, Jonze et Anderson ont été tout à fait égaux à eux-mêmes. Travaillant l'écriture à parts égales avec des scénaristes parfaitement assortis aux récits qu'ils devaient raconter (le brillant écrivain iconoclaste Dave Eggers dans le cas de Jonze et le discret cinéaste doux-amer Noah Baumbach dans celui d'Anderson), les deux réalisateurs-scénaristes ont adapté ces histoires originales qui leur étaient chères et ils se les sont appropriées de façon résolument personnelle. Jonze et Anderson commencent en fait à peine à laisser entrevoir l'ampleur de leur réel génie, mais, au moins, ils ont réussi jusqu'ici le prodige de ne réaliser que des films qui sont apparus invariablement comme de vrais petits miracles cinématographiques. Aussi, fidèles à leur remarquable ingéniosité, ils ont adapté *Where the Wild Things Are* et *Fantastic Mr. Fox* dans le même esprit rebelle, *sauvage*, qui les anime depuis toujours, comme seuls de véritables auteurs savent le faire, sans trahir les écrivains qui ont d'abord couché ces histoires sur le papier, mais sans trahir non plus leur propre vision et leur propre voix cinématographiques. **S**

■ **MAX ET LES MAXIMONSTRES** — États-Unis 2009, 101 minutes — **Réal.** : Spike Jonze — **Scén.** : Dave Eggers, Spike Jonze, d'après le livre de Maurice Sendak — **Images** : Lance Acord — **Mont.** : James Haygood, Eric Zumbrennen — **Mus.** : Carter Burwell, Karen O. and the Kids — **Son** : Ren Klyce, Mark Weingarten, Gary Wilkins — **Dir. art.** : K.K. Barrett — **Cost.** : Casey Storm — **Int.** : Max Records (Max) **et les voix de** : James Gandolfini (Carol), Lauren Ambrose (KW), Catherine O'Hara (Judith), Chris Cooper (Douglas), Forest Whitaker (Ira), Paul Dano (Alexander) — **Prod.** : John B. Carls et Maurice Sendak (Wild Things Productions), Tom Hanks et Gary Goetzman (Playtone), Vincent Landay — **Dist.** : Warner.

■ **FANTASTIQUE MAÎTRE RENARD** — États-Unis / Grande-Bretagne 2009, 87 minutes — **Réal.** : Wes Anderson — **Scén.** : Wes Anderson, Noah Baumbach, d'après le roman de Roald Dahl — **Images** : Tristan Oliver — **Mont.** : Andrew Weisblum — **Son** : Jacob Ribicoff, Noah Timan — **Mus.** : Alexandre Desplat — **Dir. art.** : Nelson Lowry — **Int. (voix)** : George Clooney (Mr. Fox), Meryl Streep (Mrs. Fox), Jason Schwartzman (Ash), Bill Murray (Badger), Michael Gambon (Bean), Willem Dafoe (Rat) — **Prod.** : Wes Anderson (American Empirical Pictures), Allison Abbate, Jeremy Dawson, Scott Rudin — **Dist.** : Fox.